

Epuisé de fatigue, après le long travail du jour, le médecin n'hésita pas une seconde—il s'agissait d'un cas grave—et partit aussitôt.

La maison du malade, était surchauffée, comme on le fait malheureusement trop souvent dans notre pays, le docteur se mit à l'œuvre, étouffant dans cette atmosphère suffocante et partit après avoir sauvé son patient.

La nuit était glaciale.

En rentrant chez lui, le Dr Duquette sentit un malaise—Il était perdu.

Atteint d'une pleumonite, il rendait le dernier soupir le lendemain.

Et ce martyr du devoir a disparu, laissant une veuve et des enfants qui n'avaient que lui pour soutien.

N'est-ce pas dans un cas comme celui-ci que la presse devrait s'émouvoir et provoquer une souscription publique, faible hommage rendu à la famille de ce brave qui tombe au champ d'honneur ?

* * * Les traits de dévouement honorent l'humanité.

En voici un autre dont le héros est un humble, un pauvre ouvrier de chantier, un enfant de la forêt, et j'ai presque pleuré en lisant la simple relation télégraphique, froide et sèche, de l'acte si grand dans sa simplicité qu'il a accompli.

Il y a de cela quinze jours environ, dans un chantier de la région de Madawaska, un bûcheron, Janeison, fut pris de délire à la suite d'un accident. Dans un moment de lucidité, il dit à Henry Brault, un de ses camarades de travail, qu'il voulait à tout prix retourner chez lui, et Brault lui promit de l'accompagner, mais le malade avait à peine fait cent pas qu'il s'affaissa. Brault le chargea sur ses épaules et se mit en route.

Il avait quarante milles à faire dans le bois plein de neige.

Pendant le voyage, il fallut se reposer souvent, et un soir que Brault, épuisé sommeillait, Janeison, pris d'un accès, saisit son revolver et tira deux coups sur son compagnon, sans l'atteindre, heureusement. Les balles traversèrent ses vêtements.

Le brave Canadien maîtrisa le pauvre malade et se remit en route avec sa charge humaine.

Ce n'est qu'après quatre jours de voyage dans ces conditions, par un froid excessif, qu'il parvint à la station de chemin de fer la plus proche.

Peut-on se faire une idée des souffrances que ce vaillant a endurées et du courage dont il a fait preuve ?

C'est à n'y pas croire.

Voilà encore un brave, un héros, dont le nom doit être connu et que l'on devrait récompenser.

Mais, qui donc s'occupe des hommes de bien !

* * * On vend encore des enfants au Canada !

Oh ! rassurez-vous, cette manière d'agir n'est ni commune, ni reconnue par les lois, mais, enfin, il faut reconnaître qu'un fait de ce genre vient d'avoir lieu dans la Colombie Anglaise.

Un individu a vendu un de ses enfants à un chef de tribu indienne pour en faire un esclave.

Le misérable a été arrêté, reconnu coupable et doit actuellement méditer sur la paille humide des cachots, sur les dangers qu'il y a de trafiquer des os de ses os et de la chair de sa chair.

BATAILLE DU 26 OCTOBRE 1813

II



Le matin du 26 se montra froid, humide, terne avec les feuilles mortes qui jonchaient le sol ou pendaient encore aux branches des arbres.

Le colonel Purdy fut d'abord obligé de secouer ses hommes un par un pour les dégourdir : par crainte d'être découverts

ils s'étaient abstenus de faire du feu durant la nuit, tandis que les Canadiens allumaient forces bûchers annonçant un camp triple des forces qu'ils avaient réellement. Salaberry, en ce moment, avait près de 600 hommes sous la main.

Le blockhaus qui fut construit, l'automne de 1815, au gué, passe pour avoir servi de logement et de forteresse aux miliciens qui avaient la garde de ce passage en octobre 1813 ; supprimons cette erreur et disons que les trois ou quatre compagnies attachées à ce poste déploierent une vigilance incessante. Elles se tinrent sur l'alerte toute la nuit, afin de n'être pas surprises par les démarches de l'ennemi.

Vers 9 heures du matin, quelques hommes de Purdy furent aperçus des volontaires campés au village Allan. Salaberry avait établi un cordon de courriers, allant de la coulée Bryson au gué, distance de vingt arpents au plus ; en quelques minutes il avertit la garde de ce dernier poste et les capitaines Daly et Bruyère franchirent la rivière avec leurs compagnies pour se porter au devant des Américains. Ils en aperçurent bientôt une centaine et, sans perdre de temps, leur envoyèrent cinquante coups de fusil. Cette décharge eut le double effet comique de mettre en fuite les Américains et une compagnie de milice qui suivait Daly. Les Américains, courant vers le bois où étaient leurs gens, furent pris pour des Canadiens et reçurent une volée de mousqueterie qui en tua plusieurs. Un certain nombre de fuyards américains se sauva dans la direction de la rivière. Aussitôt des Voltigeurs, Vincent, Pelletier, Vervais, Caron et un cinquième, se lançant à la nage, vont les capturer et les amènent à leurs chefs.

Daly et Bruyère, qui commandaient des Fencibles, continuaient de serrer le bois et de remonter vers l'ennemi. Purdy pliait et faisait demander des secours à Hampton. L'un et l'autre s'étonnaient de voir les Canadiens si parfaitement préparés à les recevoir.

Hampton ordonna au général Izard de prendre une petite colonne et de suivre la route pour passer entre l'abattis et le blockhaus afin d'atteindre le plateau près du site où se trouve le village Allan, mais le lieutenant Johnson, avec les Voltigeurs du blockhaus, ouvrit un feu nourri qui les tint en échec durant une demi-heure.

Salaberry était descendu vers sa troisième ligne, pour assister au combat de Daly et Bruyère contre Purdy. Il entendit la fusillade du blockhaus et se hâta d'y arriver. Un peu plus, et la journée tournait contre nous—mais les Américains cessèrent d'avancer comme de Salaberry entra en scène. On ne sait pourquoi ils ne poursuivirent point leur fortune.

Pour la première fois, Salaberry s'aperçut qu'il avait sur les bras toute l'armée Américaine. Laissé seul avec sa poignée de monde, il ne perdit pas une minute. Ses hommes

furent déployés sur la croupe de la hauteur, en avant de l'abattis, en face de la coulée Bryson. Tout son contingent jusqu'au gué, reçut des ordres pour agir. Coute que coute, secouru ou non secouru, le vaillant Canadien s'était mis dans la tête de soutenir le choc et de résister par la bravoure aussi bien que par la ruse.

Il s'avisait de trois stratagèmes qui réussirent complètement. Le premier fut d'envoyer dans les bois une vingtaine de Sauvages qui faisaient retentir les environs de leur effroyable cri de guerre et se montraient, ici et là dans le costume de leur nation, la figure peinte de vives couleurs et brandissant leurs armes. Bon nombre des soldats de Hampton étaient de la Virginie et redoutaient les Sauvages à l'égal du diable, peut-être davantage.

Le second moyen consista dans l'emploi de dix ou douze trompettes cachées au milieu du marais et qui devaient sonner la charge à des troupes imaginaires, si l'ennemi attaquait de ce côté.

Les Fencibles, habillés de rouge, passèrent au sud de la rivière et se perdirent derrière les arbres, mais ils firent un crochet, retournèrent leurs uniformes doublés de flanelle blanche et repaurent par le même défilé, comme un nouveau corps allant prendre sa place de combat.

Purdy crut avoir en face de lui des troupes nombreuses ; Hampton multipliait chaque Sauvage par le chiffre vingt.

Lorsque Salaberry s'avança au plus près du camp ennemi pour voir ce qui s'y passait, il aperçut les soldats prenant leur dîner. Il devait être en effet midi. Les Canadiens suivirent cet exemple.

Hampton se demandait s'il abandonnerait la partie.

Salaberry s'attendait à une chaude attaque. Il ne se trompait pas.

(A continuer)

LE NOUVEAU PREMIER MINISTRE

(Voir gravure)

L'honorable M. Bowell et ses collègues nouveaux ou renouvelés ont prêté serment d'office. Voilà le cabinet réorganisé, pour un temps. Les notes suivantes biographiques sur le chef du cabinet actuel intéresseront peut-être.

L'honorable Sir Mackenzie Bowell a été nommé ministre en 1879. Le premier ministre élu a été typographe, prote, reporter, rédacteur, et propriétaire de journal.

C'est à l'*Intelligencer*, de Belleville, qu'il a fait son apprentissage et qu'il a occupé les postes que nous venons de nommer.

C'est lui qui fit expulser Louis Riel des Communes, après l'élection du chef insurrectionniste, dans Provancher.

En 1879, M. Bowell fut nommé ministre des douanes ; en 1892, ministre de la milice et quelques mois après l'avènement de sir John Thompson au pouvoir, au département de l'Industrie et du Commerce. C'est alors qu'il passa au sénat.

Il est populaire parmi les journalistes à Ottawa ; en effet, il n'oublie pas son métier d'autrefois et reçoit toujours bien l'*interviewer*, sans toutefois toujours le satisfaire.